


Étienne Grieu SJ

 <https://orcid.org/0009-0001-4650-2159>

Facultés Loyola Paris (France)  <https://ror.org/0274qx383>

Quels apports de la tradition chrétienne pour penser la « fraternité » ?

Status quaestionis

Il est d'usage de remarquer que, dans la devise républicaine, les trois termes, « liberté, égalité, fraternité », tout en se présentant tout à fait liés entre eux, ne se situent pas sur le même plan. La fraternité n'est pas un droit et elle n'est pas non plus source de droit¹. Son rôle se situe donc ailleurs ; peut-être dans la force symbolique qui

1 Voir D. Balmory, *La fraternité*, „Études” 2 (2019), p. 31–41. Pour l'auteur, avec la fraternité « on quitte le domaine du droit pour entrer dans celui de la morale, les constituants renvoient à chacun le soin, non seulement de faire vivre le troisième principe [de la devise républicaine], mais plus encore le soin de définir ce 'bien'. La conséquence de cela est que nous sommes avec la fraternité en dehors de toute possibilité de régulation collective, juridique, légale ou judiciaire : elle relève de la responsabilité de chacun » (p. 35). Plus loin, il ajoute : « A la différence de la liberté et de l'égalité, la fraternité ne peut produire d'effet qu'associée aux deux autres principes (...). Mais après tout, pourquoi la fraternité, pour exister, ne devrait pas se concrétiser, s'enraciner dans la liberté et l'égalité ? Ainsi, pas de fraternité sans liberté ni égalité ? » (p. 37).

l'habite, qui oblige à envisager un peu autrement la liberté et l'égalité, voire même leur apporte un correctif en les préservant d'une violence toujours possible lorsque ces principes sont absolutisés². Ce que produit l'appel à la fraternité de la devise républicaine, c'est peut-être tout simplement de nous remettre devant la réalité de la présence d'autres êtres humains, en nous proposant de les regarder comme des frères. Il permet donc aussi à la devise républicaine d'atterrir, si l'on peut dire, au niveau de l'expérience la plus banale de chacun.

Mais que signifie regarder l'autre comme un frère, une sœur ? Et qui est l'autre en question ? Le compatriote ? Celui qui, bien qu'étranger, est sur notre territoire ? Ou bien tout être humain ? On sent qu'il y a ici différentes compréhensions possibles de cette notion de fraternité.

Pour éclairer ces questions, je propose de se demander quelle contribution la tradition chrétienne a pu – et donc, peut encore – apporter pour comprendre ce terme de « fraternité », afin d'en esquisser les contours possibles.

Pour cela je m'appuierai sur le travail de Michel Dujarier (prêtre et théologien, longtemps au service de l'Eglise du Bénin, chercheur à l'Institut des Sources Chrétiennes), à travers son ouvrage en plusieurs volumes, *Eglise-Fraternité*³. L'auteur s'est attaché à décrypter les différents emplois du mot *adelphotès* (fraternité) dans les textes des Pères de l'Eglise des huit premiers siècles. Je commence donc

-
- 2 D. Balmory, *La fraternité*, *op. cit.* : « les trois principes ne doivent et ne peuvent fonctionner qu'ensemble et les détacher ne va pas sans risque » (p. 39). Et plus loin sur la même page : « (...) dans l'histoire de la devise, la fraternité est arrivée la dernière, peut-être parce qu'on s'était aperçu des risques qu'il y avait à laisser voisiner sans régulateur les deux puissants mais très envahissants principes que sont la liberté et l'égalité (...). Or liberté et égalité, laissées à elles-mêmes, peuvent constituer des réservoirs de violence ».
 - 3 M. Dujarier, *Eglise-Fraternité. L'ecclésiologie du Christ-Frère aux huit premiers siècles*. Tome I : *L'Eglise s'appelle « Fraternité » (Ier-IIIe siècles)*, Cerf, Paris 2013; Tome II : *L'Eglise est fraternité en Christ (IVe-Ve siècles)*, Cerf, Paris 2016.

par présenter sa thèse. Puis, dans un deuxième temps, j’apporterai un tout petit complément, simplement pour signaler qu’aux oreilles des chrétiens de cette époque, *adelphotès*, dans leur mémoire biblique, n’est pas un lien idyllique, mais une réalité qui attend des réconciliations, des retrouvailles après qu’on soit passé par la violence entre frères.

1. *Adelphotès* – notion clé du premier christianisme

S’intéresser de près au vocabulaire nous permettra de saisir les nuances et les traits spécifiques qu’on peut associer aux différents termes employés pour évoquer la fraternité.

1.1. La thèse de Michel Dujarier

L’élément majeur de la thèse de Dujarier pourrait s’énoncer ainsi : dans les premiers siècles de l’ère chrétienne, « fraternité » est tout simplement le nom propre de l’Eglise. C’est dire son importance cruciale : « (...) le mot ‘fraternité’ (*adelphotès*), au sens de ‘communauté de frères’, est employé tout au long des trois premiers siècles pour désigner l’Eglise. Il est même le nom propre de celle-ci, car il n’a été utilisé par aucun autre groupe religieux, philosophique ou social, alors que ‘église’ (*ekklèsia*) était un nom commun, couramment employé par les assemblées civiles »⁴.

L’auteur en donne pour preuve des écrits de l’époque du Nouveau Testament où ce terme apparaît pour désigner – c’est tout à fait nouveau alors – une personnalité collective à qui l’on peut s’adresser et qui réagit⁵: 1^{ère} lettre de Pierre (2 occurrences) et la lettre de Clément de Rome aux Corinthiens. Regardons de plus près

4 M. Dujarier, *Église-Fraternité*, Tome I, *op. cit.*, p. 18.

5 Pour être tout à fait précis le mot « *adelphotès* » fait son apparition dans la langue grecque, dans le premier livre des Maccabées, où il désigne les liens – supposés de sang – entre juifs et spartiates (1 Mc 12).

les passages de la lettre de Pierre où « *adelphotès* » intervient : « tous les humains, honorez-les, la Fraternité (*adelphotèta*) aimez-la, Dieu craignez-le, le roi honorez-le » (v. 2, 17). A noter que, dans la Traduction œcuménique de la Bible, on a écrit, « vos frères, aimez-les », de même que dans la Bible de Jérusalem, alors qu'il existe un autre terme pour dire « frère » – *adelphos* – qui a dû se révéler insuffisant aux yeux du rédacteur puisqu'il n'a pas eu recours à lui. Les traducteurs, donc, ont été embarrassés et sont ici pris en défaut. Dans un deuxième passage du même texte, on trouve : « Soyez sobres, veillez ! Votre adversaire, le Diviseur, comme un lion rugissant, rôde, cherchant qui dévorer. Résistez-lui, fermes dans la foi, sachant que les mêmes souffrances atteignent votre Fraternité (*adelphotèti*) dans le monde » (v. 5, 9). Dans la Traduction œcuménique on a traduit « vos frères » avec une note disant que littéralement c'est « votre fraternité » ; et dans la Bible de Jérusalem : « la communauté des frères ». Ici, le texte oblige à comprendre « *adelphotès* » dans le sens d'une personnalité collective.

De fait, dans ces deux extraits, on voit qu'*adelphotès*, mis en parallèle dans la syntaxe avec d'autres instances personnelles (« tous les humains », « Dieu », « le roi ») doit désigner un acteur ; d'un type certes spécial, puisque c'est un acteur collectif. Il apparaît en tout cas qu'on peut s'adresser à lui pour l'honorer (2, 17) ou pour lui nuire (5, 9). Et il semble aussi que cet acteur collectif soit capable d'éprouver des choses, par exemple de la souffrance (5, 9).

Adelphotès est donc un nom collectif que l'on pourrait traduire « Communauté de frères » ou, mieux, « Fraternité » avec un grand F pour souligner qu'il s'agit d'une entité collective doté d'une personnalité. Quelle serait l'originalité de ce terme *adelphotès* (*fraternitas* dans sa traduction latine) au moment où il apparaît, aussi bien dans la culture greco-romaine que par rapport aux auteurs juifs du 1^{er} siècle ?

1.2. Harmoniques du terme « *adelphotès* » dans la culture grecque du début de notre ère

Dans le monde grec on dispose de trois termes qui semblent proches de l'idée de fraternité⁶ :

philia (amitié), que l'on trouve dans *philanthropia* (la bonté, l'humanité) et *philadelphia* (amour fraternel). Ce sont des termes qui désignent des exigences de comportement, une vertu,

sungeneia, il s'agit alors des liens du sang,

phratrìa (ou *phatrìa*) qui désigne les membres d'un clan ou d'une association. Ce terme évoluera vers un sens péjoratif pour désigner une faction. Il existe, de fait, de nombreux groupes ou associations qui parfois développent une sociabilité forte – on dirait aujourd'hui, des clubs – avec tout un vocabulaire pour les désigner (*thiasos*, *eranos*, *hetaireia*, *phratrìa*, et en latin, *collegium*, *sodalitas* ou *sodalitium*) mais leurs membres ne vont pas jusqu'à se désigner les uns les autres comme frères.

Par rapport à ces termes, *adelphotès* a la particularité de désigner des *liens concrets* qui ont une consistance sociale (cela le distingue de *philia*), sans se réduire pour autant à des liens de sang (cela le distingue de *sungenia*) et qui, enfin, ne fonctionnent pas non plus pour isoler un groupe par rapport au reste, mais se présente comme les prémices de ce qui est promis à tous (cela le distingue de *phratrìa*).

1.3. La tradition juive

Si l'on s'intéresse maintenant à la tradition juive, on trouve chez les auteurs du premier siècle trois thèmes qui se déploient autour de la fraternité : *Adelphotès* peut être employé au sens de fraternité de sang (sans que cela ait le sens de communauté), comme dans le premier livre des Maccabées 12, 10-17. Chez Philon d'Alexandrie, on trouve l'idée d'une fraternité universelle entre les hommes, du

6 M. Dujarier, *Église-Fraternité*, Tome 1, *op. cit.*, p. 93-94.

fait qu'ils sont créés à l'image de Dieu (sans pour autant qu'on ait recours à *adelphotès*, terme qui serait sans doute apparu trop fort pour désigner ce qui était ainsi visé). Enfin, il y a une fraternité vis-à-vis du coreligionnaire et du compatriote (envers qui l'on a des obligations spéciales), ou au sein d'un groupe de piété (chez les Esséniens par ex). On s'appelle alors volontiers frères. Mais alors, par rapport à l'*adelphotès* des chrétiens, manque ici le fait que cette fraternité soit accessible à tous et proposée à tous.

Donc aussi bien dans la culture gréco-latine que dans la tradition juive, on a des termes pour désigner

- soit un groupe limité avec des liens très forts (liens familiaux, l'appartenance à un même peuple, ou encore liens d'options communes fortes, par exemple religieuse),

- soit une fraternité universelle, mais qui ne se traduit pas par des liens concrets (une sorte de potentialité de liens).

Avec l'*adelphotès* des chrétiens, apparaît donc un nouveau concept qui permet d'envisager que des liens aussi forts que les liens du sang soient établis en dehors d'une consanguinité, sans pour autant se limiter à un groupe aux frontières fermées.

2. L'arrière-fond théologiques de l'*adelphotès* des chrétiens

Penser une telle réalité – nouvelle pour l'époque – est possible à cause d'une mutation assez profonde dans la manière de se représenter les liens possibles entre les humains du fait d'une manière nouvelle d'envisager la relation à Dieu. A partir de l'épître aux Romains (chap. 8) et de l'épître aux Hébreux, Dujarier relève les trois éléments suivants :

- Si les chrétiens se reconnaissent frères – pas seulement entre eux, mais aussi frères de tout être humain – c'est parce que le Christ s'est fait le frère de tout homme (He 2, 10-18 : celui qui voulait

conduire à la gloire une multitude de fils (...) il ne rougit pas de les appeler frères (v. 10-11) ; et il est devenu en tout point semblable à ses frères afin de devenir un grand prêtre miséricordieux). Autrement dit, pour l'auteur de la lettre aux Hébreux, le Fils de Dieu, en s'incarnant, se fait le frère de tous, permettant ainsi une profonde et totale solidarité entre lui et les hommes⁷. C'est ici que s'énonce la dimension universelle de cette fraternité (par opposition à tous les emplois qui la limitent à un groupe aux frontières précises).

– Ceux qui accueillent le message du Christ deviennent frères et sœurs adoptifs du Fils unique, premier né ; ils sont adoptés comme enfants du Père en étant adoptés comme frères par le Christ.

NB : dans le monde Mésopotamien, existait la possibilité outre l'adoption filiale, d'une « adoption en fraternité » ; elle confère à l'adopté la possession des biens de l'adoptant (y compris l'héritage qu'il recevra de son père)⁸ ; d'où le titre de « cohéritier du Christ ».

– Le signe tangible de cette fraternité, c'est l'Esprit Saint, qui atteste que les croyants sont frères et sœurs du Christ, orientés grâce à lui vers le Père (Rm 8). Et l'Esprit Saint travaille en nous et nous conforme au Christ. Notre vocation humaine d'être à l'image de Dieu trouve ici son accomplissement (on voit que la fraternité dont il est question est ce qui nous introduit dans la vie divine).

L'auteur peut conclure au terme de son exposé : « la fraternité chrétienne est proprement le lien vital qui unit tout homme au Fils de Dieu incarné (...) qui permet aux croyants de devenir réellement, dans l'Esprit, les frères et sœurs du Christ ressuscité en qui ils sont pleinement enfants du Père⁹ ». Mais il apporte une précision importante : « Bref, en logique théologique, ce n'est pas parce que nous sommes fils du Père que nous devenons frères du Christ, mais l'inverse. C'est parce que le Fils incarné nous a adoptés en sa fraternité, grâce à l'Esprit-Saint reçu au baptême, que nous sommes les

7 M. Dujarier, *Église-Fraternité*, Tome 1, op. cit., p. 130.

8 M. Dujarier, *Église-Fraternité*, Tome 1, op. cit., p. 136-137.

9 M. Dujarier, *Église-Fraternité*, Tome 1, op. cit., p. 128.

fil du Père »¹⁰. Ce point est tout sauf anodin car cela indique que la fraternité, dans sa déclinaison chrétienne, tourne nos yeux non pas d'abord vers une origine commune que nous avons en partage, mais vers ceux que l'on est appelé à reconnaître comme des frères (ce qui n'est pas toujours simple...). Impossible, dans ces conditions, de penser un « être ensemble » qui fasse abstraction des difficultés à se supporter les uns les autres.

3. Résonances bibliques de la fraternité

Arrivé ici, il me semble important de développer ce sillon. La fraternité, dans la tradition biblique, est tout sauf idyllique.

3.1. La Bible présente surtout le versant conflictuel, voire violent de la fraternité

Certes la Bible contient quelques passages qui chantent la merveille qu'elle est (par ex. le Ps 132–133, v. 1 : « Qu'il est bon qu'il est doux pour des frères, de vivre ensemble et d'être unis »). Mais il faut bien reconnaître que cette tonalité est assez rare, en tout cas beaucoup moins fréquente que les récits qui disent les tensions et conflits entre frères. Ce qui semble indiquer que dans la Bible la fraternité est tout sauf simple.

Dans les récits des origines, jouxtant la relation fraternelle, on y trouve la rivalité et la violence. Caïn et Abel (Gn 4), Jacob et Esau (Gn 25–33), Joseph et ses frères (Gn 37–50) en sont quelques exemples. Sans oublier, du côté des sœurs, les relations compliquées entre Léa et Rachel (Gn 29, 31–30,24). Dans le deuxième livre de Samuel, sont racontées les violences qui eurent lieu entre demi-frères Ammon, Absalon (Ammon a violé sa demi sœur Tamar, celle-ci sera vengée par son frère Absalon qui tuera le coupable, son

10 M. Dujarier, *Église-Fraternité*, Tome 1, op. cit., p. 144.

demi-frère). Et même dans le Nouveau Testament : la parabole du fils prodigue (Lc 15) raconte les relations difficiles entre les deux frères après le retour du cadet. Et puis, l'on pourrait ajouter encore les relations tendues entre Marthe et Marie (Lc 10).

Bref, il semble que dans la Bible, on insiste beaucoup sur la difficulté des relations fraternelles, plus que sur l'idéal qu'elles pourraient représenter. On pourrait comprendre l'insistance à souligner les difficultés de la coexistence pacifique entre frères, au sens où la difficulté constatée dans les relations entre frères est le signe du caractère potentiellement violent de toutes les relations entre les êtres humains. Le récit du meurtre d'Abel, par exemple va clairement en ce sens. Sans doute les relations entre frères, du fait de la grande proximité entre eux, font-elles un effet de loupe pour dire la réalité des relations entre tous les humains.

En même temps, le simple fait de raconter toutes ces histoires semble indiquer qu'autour de la fraternité, il y a comme un rendez-vous, quelque chose à dénouer. D'emblée est indiqué qu'il s'agit d'un lieu difficile, et qu'il y a dès lors, quelque chose ici à guérir.

C'est à partir de cette perspective que nous pouvons nous demander comment le Christ se fait notre frère.

3.2. La fraternité en Christ passe par l'accueil de l'infra-humain

A ce sujet nous pouvons remarquer que les seules fois où le Christ désigne ses disciples comme de ses frères, c'est après la passion (l'épisode avec Marie Madeleine Jn 20,17 et son parallèle en Mt 28,10)¹¹.

On peut le comprendre au sens où c'est la Pâque du Christ qui fait des disciples véritablement ses frères. Or dans la Pâque du

11 On pourrait certes ici invoquer la parole de Jésus : « Qui est ma mère et mes frères ? (...) Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là m'est un frère et une sœur et une mère » (Mc 4, 33 et 35). Mais cela reste un discours général, autre chose donc que d'appeler nommément ses disciples par le terme de « frères ».

Christ, celui-ci a été ramené à l'infra-humain, à celui qui ne fait plus partie de la famille humaine. Ce passage par l'infra-humain semble indiquer qu'il n'y a pas de vraie fraternité qui s'affirmerait dans l'oubli de ce qui en nous, jouxte l'infra-humain, du fait de la violence subie ou répercutée. De même qu'il n'y a pas de vraie fraternité qui laisserait de côté les membres de la famille humaine repoussés dans l'infra-humain.

Voilà qui campe la fraternité tout autrement qu'à partir d'un patrimoine que nous aurions en partage. Au contraire, face à Jésus, ce que nous avons en commun est d'être descendu aux enfers du fait de notre violence, du fait de ce qui en nous n'a plus visage humain. Et le Christ en allant jusqu'à nos enfers, peut se faire le frère du plus misérable des hommes et ainsi n'en laisser aucun de côté.

Si tout cela est exact, on pourrait énoncer quelques caractéristiques de la fraternité dans sa déclinaison chrétienne.

– Ce n'est pas une fraternité qui nous vient d'en haut, comme un universel à portée de main (la tradition biblique n'est pas naïve, comme on l'a vue, pour penser qu'il suffise de se reconnaître une origine commune pour vivre une fraternité heureuse).

– Ce n'est pas non plus une fraternité fermée, un entre soi dans un cercle où seuls peuvent pénétrer ceux qui souscrivent à des conditions bien précises.

– C'est une réalité offerte à tous, du fait du Christ qui s'est fait le frère de tous, ne laissant personne hors-champ.

– Dès que nous le reconnaissons comme notre frère, tous les hommes, ses frères nous sont redonnés comme les nôtres.

– Ces retrouvailles passent par un regard lucide sur notre promptitude à rejeter certains dans l'infra-humain, autrement dit, sur notre violence. En démasquant cette tendance à ostraciser ceux qui ne seraient pas dignes de la famille, nous sommes libérés aussi de ce qui pèse sur nous, cette tendance à ajouter des conditions pour être vraiment à la hauteur des frères. Le Christ a dénoué cette

hypothèque qui pèse sur tous les liens humains en allant prendre la place du dernier, de celui dont personne ne veut plus. Dès lors, cet infra-humain cesse de nous faire peur et de nous séparer. Au contraire, accepter le Christ comme frère nous fait à la fois reconnaître et accepter notre propension à rejeter l'infra-humain, et ce faisant, nous dispose à renouer avec ceux qui à nos yeux, ne sont plus dignes de la famille. Cela constitue un antidote à la réduction de la fraternité à un groupe fermé qui s'auto-gratifie.

Conclusion : cette vision de la fraternité peut-elle être inspirante aujourd'hui ?

L'intérêt de la notion chrétienne de fraternité est de la situer dans une double altérité : par rapport à Dieu, d'une part, et par rapport aux êtres humains les moins présentable, d'autre part. Elle tient fermement ces deux bouts ensemble. Autrement dit, la fraternité doit toujours se rejouer en se confrontant *dans le même mouvement* à notre origine qui nous échappe radicalement (Dieu) et à celui en qui j'ai toutes les peines du monde à reconnaître un semblable (l'humanité rejetée hors de notre monde commun). Tenir ce double rendez-vous aide à éviter que la fraternité tombe soit dans l'abstraction ou bien l'enfermement.

Une telle notion de fraternité ne se présente pas non plus comme un acquis de départ (encore moins comme un patrimoine), mais comme une visée : la famille humaine est à rassembler, par-delà toutes les déchirures et les violences qui la marquent. Dire qu'il s'agit d'une visée, c'est aussi dire que cette fraternité doit se construire, et cela ne peut se faire sans parole, sans avoir à s'expliquer. C'est ainsi que fraternité et délibération deviennent pensables ensemble (lorsqu'on ne la regarde pas comme un donné massif qui s'impose sans parole).

Il me semble qu'à partir de là, ce symbole de la fraternité pourra jouer pour la société non pas comme un étendard, mais comme un triple défi lancé à un pays et à un Etat dans sa manière d'organiser la vie ensemble :

– fait-on place à chacun, y compris à ceux qu'on est très tenté de ne plus considérer comme membres de la famille ?

– Comment cette fraternité est-elle encouragée à s'ouvrir aux étrangers ? (même si en même temps, évidemment, il faudra s'expliquer avec eux)

– Comment cette visée de fraternité nous incite à relire notre histoire, y compris dans les phases où elle est allée vers l'infra-humain ?

Résumé

Quels apports de la tradition chrétienne pour penser la « fraternité » ?

Ce travail examine la contribution de la tradition chrétienne à la compréhension de la notion de « fraternité ». Alors que, dans la devise républicaine, la fraternité ne constitue ni un droit ni une source de droit, elle possède une forte portée symbolique : elle invite à considérer les autres comme des frères et à modérer les possibles dérives de la liberté et de l'égalité lorsqu'elles sont absolutisées. En s'appuyant sur les travaux de Michel Dujarier, l'auteur rappelle que, dans les premiers siècles du christianisme, le terme grec *adelphotès* (« fraternité ») désignait la communauté chrétienne elle-même. Cette notion introduit une conception originale : elle évoque des liens aussi forts que ceux du sang, mais ouverts à tous et non limités à un groupe fermé. La fraternité chrétienne trouve son fondement théologique dans le Christ, qui s'est fait le frère de tous les hommes. Par son incarnation et sa Pâque, il établit une solidarité universelle et ouvre aux croyants une relation filiale avec Dieu. Cependant, la tradition biblique ne présente pas la fraternité comme une réalité idyllique : les récits de rivalités et de violences entre frères soulignent la fragilité des relations humaines. La fraternité chrétienne doit donc se construire à partir de la

reconnaissance de cette violence et de l'accueil de ceux que la société rejette vers l'« infra-humain ». Parce que le Christ a rejoint jusqu'au bout la condition humaine, y compris dans son abaissement, il peut devenir le frère de tous, sans exclure personne. Ainsi comprise, la fraternité n'est pas un donné mais une visée : un appel à rassembler la famille humaine au-delà des divisions. Elle constitue aujourd'hui un défi éthique et politique, invitant les sociétés à s'interroger sur leur capacité à accueillir chacun, y compris les plus marginalisés et les étrangers, et à relire leur propre histoire à la lumière de cette exigence.

Mots clés : fraternité, *adelphotès*, Église, ecclésiologie, relations humaines

Abstrakt

Jaki wkład wnosi tradycja chrześcijańska w myślenie o „braterstwie”?

Niniejszy tekst analizuje wkład tradycji chrześcijańskiej w rozumienie pojęcia „braterstwa”. W dewizie republikańskiej braterstwo nie stanowi ani prawa, ani źródła prawa, posiada jednak silny wymiar symboliczny: zachęca do postrzegania innych jako braci oraz do łagodzenia możliwych wypaczeń wolności i równości wówczas, gdy są one absolutyzowane. Odwołując się do badań Michela Dujariera, autor przypomina, że w pierwszych wiekach chrześcijaństwa grecki termin *adelphotès* („braterstwo”) oznaczał samą wspólnotę chrześcijańską. Pojęcie to wprowadza oryginalną wizję relacji: wskazuje na więzi równie silne jak więzy krwi, lecz otwarte dla wszystkich i nienależące do zamkniętej grupy. Teologiczny fundament braterstwa chrześcijańskiego znajduje się w Chrystusie, który stał się bratem wszystkich ludzi. Przez swoje wcielenie i Paschę ustanawia On powszechną solidarność i otwiera wierzącym synowską relację z Bogiem. Tradycja biblijna nie przedstawia jednak braterstwa jako rzeczywistości idyllicznej: opowieści o rywalizacji i przemocy między braćmi ukazują kruchość relacji międzyludzkich. Braterstwo chrześcijańskie musi więc rodzić się z uznania tej przemocy oraz z przyjęcia tych, których społeczeństwo spycha ku temu, co „podludzkie”. Ponieważ Chrystus do końca wszedł w ludzką kondycję, także w jej poniżenie, może stać się bratem wszystkich, nikogo nie wykluczając. W tym sensie braterstwo nie jest danym faktem, lecz zadaniem: wezwaniem do gromadzenia ludzkiej rodziny ponad podziałami. Stanowi

ono dziś wyzwanie etyczne i polityczne, skłaniając społeczeństwa do refleksji nad ich zdolnością do przyjęcia każdego – także najbardziej zmarginalizowanych i cudzoziemców – oraz do ponownego odczytywania własnej historii w świetle tej wymagającej perspektywy.

Słowa kluczowe: braterstwo, *adelphotès*, eklezjologia, Kościół, relacje międzyludzkie.